

NÉCROLOGIE.

I.—ROSSINI.

Henri Beyle écrivait en 1824 : “ Depuis la mort de Napoléon, il s'est trouvé un homme duquel on parle tous les jours, à Moscou comme à Naples à Londres comme à Vienne, à Paris comme à Calcutta. La gloire de ce homme ne connaît d'autres bornes que celles de la civilisation et il n'a pas trente deux ans.”

Cet homme était Rossini, le plus célèbre des Compositeurs Italiens de ce siècle, à qui la postérité conservera le surnom de “ Cygne de Pesaro.”

Il était né dans cette petite ville des États de l'Église, le 27 février 1792. Son père et sa mère, musiciens ambulants, charmés de la beauté de sa voix, et de ses dispositions musicales, le firent étudier sous Tesci, et sous l'abbé Mattei, maître de composition au lycée de Bologne.

Lorsqu'il sut ce qui était nécessaire pour harmoniser des opéras, il laissa ses maîtres pour se livrer à son génie, et se former plus rapidement en mettant en partition les quatuors et les symphonies de Haydn et de Mozart, pour lesquels maîtres, comme pour Cimarosa, il conserva jusqu'à ses derniers jours un culte d'admiration sans limites.

A seize ans, Rossini composait des chefs-d'œuvre. En moins de sept mois, dans le cours de 1812, il donna cinq opéras aux théâtres italiens. Les années suivantes ne furent pas moins fécondes et les œuvres les plus belles ne cessaient d'éclorre sous sa plume.

Loin de s'épuiser dans cette fécondité, le génie du Maëstro acquérait au contraire de la puissance et de l'étendue. A la gaieté, à la verve facile de ses premiers débuts venait se joindre dans une grande mesure l'inspiration mâle, large et profonde qui caractérise ses chefs-d'œuvre les mieux connus.

“ On ne saurait comparer qu'à des coups de tonnerre, l'explosion des succès remportés par *Tancrède* à Venise, *Otello* à Naples, le *Barbier* à Rome, la *Gazza-Ladra* à Milan. Stendhal raconte que le lendemain de *Tancrède* on s'abordait plein de joie dans les rues de Venise avec ces mots : “ Cimarosa est revenu au monde.” Le *Facchino*, en prenant la malle du voyageur, répondait à ces questions par le *Mirivedraï ti rivedro!* et le grave tribunal rendait ses arrêts accompagné par l'auditoire qui chantait *Di tanti palpiti.*” (1)

(1) B. Jouvin.

En 1822, libre de ses engagements avec les théâtres italiens, Rossini visita en triomphateur les premières capitales de l'Europe. A Vienne il fut reçu avec enthousiasme ; en Angleterre il gagna 25,000 francs en moins de cinq mois ; à Paris il reçut la consécration de sa gloire par le succès un peu tardif du *Barbier de Séville*.

Dès lors, pour Rossini, la France devint une seconde patrie. Le sacre de Charles X donna naissance à un nouveau chef-d'œuvre, suivi d'autres œuvres dont le dernier mot fut *Guillaume Tell*.

“ Ici, à la grâce facile et féconde du génie italien, à ce rythme si clair et si accentué, à une richesse d'instrumentation, et à une intelligence de l'harmonie dignes de l'Allemagne, il avait su allier toute la puissance d'action dramatique qui caractérise la musique Française.”

Ses succès ne furent pas sans conteste, l'envie et la calomnie s'attachèrent à cette gloire, comme à toutes les renommées brillantes, pour les souiller de leur bave fétide : Mais le Maître, indépendant par sa fortune, les pensions du gouvernement et les richesses accumulées dans son palais de Bologne, put faire fi, de la gloire, et de ceux qui la dispensent ; il eut même assez de grandeur d'âme pour pardonner aux envieux et venir à leur secours dans leur détresse, lorsqu'ils ne le soupçonnaient pas assez noble cœur, pour oser lui tendre la main.

En 1841, Rossini parut vouloir rompre le silence qu'il avait gardé depuis *Guillaume Tell* et donna à la musique religieuse son *Stabat* qui n'effaça pas la gloire des œuvres précédentes, malgré les beautés incontestables qu'il renferme.

Après cet effort, il rentra dans un repos, qui d'ailleurs était réclamé par le triste état de sa santé. Il a cependant laissé comme testament une messe qui sera prochainement exécutée au Théâtre Italien, et qui fut peut être l'œuvre des loisirs de ce sommeil apparent.

Dès 1823, il était *Associé* étranger de l'Académie des Beaux-Arts, il était décoré de presque tous les principaux Ordres de l'Europe. Dans ses dernières années, il fut nommé Commandeur de la Légion-d'Honneur, et il eut, quatre ans avant de mourir, la satisfaction de voir ses concitoyens lui élever une statue à Pesaro, sa ville natale. Que pouvait-il désirer encore : plus rien qu'une mort chrétienne et pleine de foi, et, on le sait, cet honneur et cette paix n'ont point manqué au Moëstro italien qui fut à la fois le sujet, le chanfre et l'admirateur passionné de l'Immortel Pie IX.

II.

M. EMPIS.

Une existence peu connue et dont la mort laisse cependant un fauteuil vacant à l'Académie française est celle de M. Empis, mort le 16 décembre 1868.

M. Empis était né en 1795. Il débuta dans la carrière dramatique par des librettos d'opéras, en société avec divers auteurs. Sous la

Restauration il fut attaché aux divers départements de la liste civile, et fut successivement secrétaire des bibliothèques du roi, vérificateur du service des gouvernements des maisons de la couronne, et chef de la première division au ministère de la maison du roi.

Dès cette époque (1824-1830,) il était déjà connu au théâtre par des œuvres qui ne manquent pas d'une certaine hardiesse, et auxquelles la finesse et l'exactitude de l'observation ont valu un succès de vogue. Ses œuvres nombreuses se classent en opéras, comédies, tragédies et scènes historiques : le mieux accueilli de ses ouvrages a été la *Mère* et la *fille* qu'il donna à l'Odéon en collaboration avec Mazères.

Il était officier de la Légion d'honneur, et depuis 1847 membre de l'Académie française où il avait hérité du fauteuil de Jouy, l'heureux lyrique qui composa la poésie de *Moïse* et du *Guillaume Tell* de Rossini et mourut Bibliothécaire du Louvre.

Passons aux morts illustres de 1869 qui ne paraît pas devoir être moins impitoyable pour les grands hommes que 1868.

III.

FUAD-MEHMED-PACHA.

Le 7 février le télégraphe de Nice annonçait à Paris la mort de Fuad-Pacha, homme d'Etat et littérateur Ottoman.

Né en 1814 à Constantinople d'un père et d'une mère poètes, Fuad reçut une éducation plus classique que celle de la plupart des jeunes Ottomans qui se préparent à entrer dans la carrière politique. Il s'était fait déjà connaître par quelques poésies, lorsque l'exil de son père Izzet-Effendi Kitchegizadi, tombé dans la disgrâce du Sultan, l'obligea de demander une profession à la médecine. Après quatre ans d'études, il fut nommé médecin de l'Amirauté sous Tahir-Pacha qu'il accompagna dans son expédition contre Tripoli.

A son retour à Constantinople, il abandonna la médecine, et se prépara à entrer dans la diplomatie par l'étude de l'histoire, des langues modernes, du droit des gens, de l'économie politique. Nommé secrétaire d'ambassade, il accompagna en 1840 Chékib-Effendi dans sa mission de Londres et rendit dans ce poste de grands services à sa patrie.

De 1843 à 1848, interprète de la Porte, chef du bureau de traduction, il se fit un nom à la cour d'Isabelle, de Dona Maria, et à Constantinople auprès du duc de Montpensier pendant le séjour que ce prince y fit, et ces succès lui valurent le grand-cordon d'Isabelle la catholique, celui de la Tour et de l'Epée, et de la Légion d'honneur.

Son talent l'éleva bientôt à la charge de grand Référendaire, Amedji, et lorsque les troubles de Iassy et de Bucharest éclatèrent, il fut nommé Commissaire général, et par une sévérité qui a suscité de vives récriminations, il parvint à rétablir l'ordre et la tranquillité dans les principautés.

Il était ministre des affaires étrangères, après l'avoir été de l'intérieur, lorsque surgit la question des Lieux-Saints ; il se montra très-opposé aux prétentions de la Russie. Désapprouvé par le Sultan il se vit obligé de donner sa démission. (1853)

Pendant la guerre de Crimée, il remplit plusieurs missions de la Porte, auprès d'Omer-Pacha, et en Epire, réprima l'insurrection grecque ; puis rentré au ministère des affaires étrangères, il fut l'auteur de Hatti-Chérif,

du 18 février 1856, le créateur des télégraphes et des phares sur le Bos phore.

Après la pacification des troubles de Syrie, sous Aali, il redevint Grand-Vizir en 1858, et en 1861, il s'appliqua à la réforme des finances.

En 1863, il donna de nouveau sa démission pour vivre de la vie privée, s'occupant de sciences et de littérature, et de la publication d'une *grammaire ottomane* estimée en Turquie.

En ces derniers temps l'état de sa santé fortement éprouvée par les travaux de sa longue carrière l'avait obligé de venir demander à Nice un climat plus doux. Il a succombé à une hypertrophie de cœur qui le faisait cruellement souffrir depuis longtemps.

Sa mort est une perte sérieuse pour l'empire ottoman. Fuad-Pacha était honoré de presque tous les Ordres d'Europe, et il méritait ces honneurs par les talents éminents dont il était doué. Il parlait le français à merveille et faisait des mots comme Tallayrand. Son poème sur l'*Alhambra* est estimé des lettrés, et les hommes d'Etat ont admiré ses vues neuves et élevées en politique.

Il était avec Aali-Pacha le dernier grand Vizir, un des hommes d'Etat les plus éminents.

C'est une perte pour la civilisation ; car Fuad avait été élevé sous les yeux de Reschid-Pacha, l'illustre promoteur des réformes dans l'empire ottoman ; il avait compris de bonne heure que la Turquie, pressée de tous côtés par les convoitises de la Russie, ne trouverait son salut que dans sa régénération intérieure, et dans un rapprochement intime avec la politique et les principes des deux grandes puissances occidentales.

Dans tout le cours de sa carrière diplomatique et politique, Fuad se montra le disciple fidèle des idées de Reschid-Pacha, ce grand ministre, qui, le premier, rompit avec les traditions surannées du vieux parti turc, et qui a laissé à Paris de si brillants souvenirs.

IV.

LE MARQUIS DE MOUSTIER.

Le Marquis de Moustier, sénateur, a succombé le 10 février à la maladie dont il souffrait depuis plusieurs mois, et qui au moment de sa sortie du ministère des affaires étrangères, qui pouvait être attribuée à une disgrâce, s'était fort aggravée.

Né en 1815, M. de Moustier débuta dans la vie politique à la législative en 1849, où il fut envoyé par le département du Doubs. C'est là que commencèrent ses relations avec le prince Louis-Bonaparte.

En 1853, M. de Moustier fut nommé ministre de France à Berlin, où il demeura six ans. Au mois de novembre 1859, il fut appelé à l'ambassade d'Autriche, d'où il passa, au mois d'Août 1861, à celle de Constantinople. Le 1er septembre 1866, l'Empereur l'appela au ministère des affaires étrangères, et, ces fonctions, il les conserva jusqu'au mois de décembre 1868, époque où le mauvais état de sa santé, et les difficultés qui surgirent entre lui et M. Rouher le contraignirent à la retraite.

C'est sous son ministère que la France vola au secours du Saint-Père et appuya les troupes pontificales à la journée de Mentana.

D'après le *journal officiel*, si M. de Moustier avait pu se rétablir, l'Empereur se proposait de lui confier encore une grande ambassade.

Le marquis de Moustier était sénateur, grand-croix de la Légion-d'honneur et Président du Conseil général du Doubs.